

Bline dans l'avion

Je suis comme mon père.

L'avion amorce la descente et pique dans les nuages. Plus bas, gigantesque, s'étend la ville. Je ne la vois pas mais la devine. Je devine son corps déployé jusqu'à l'horizon, son corps coupé en deux par le détroit. Je ne veux pas la voir. Cette masse humaine immense, à des centaines de mètres en dessous, me terrifie. Je ne peux pas la voir. L'avion s'est stabilisé et attaque le ruban d'asphalte dans un bruissement de prières et de chapelets égrenés. Indifférente à la tension vibrant autour de moi, je lisse le long de mes cuisses engourdies, la soie de ma tunique. Soie synthétique qui n'a pas trop souffert du voyage. Je détire-bouchonne mon jean, réajuste ma coiffure. Mes cheveux emmêlés, je leur donne un coup de brosse. Je n'ai jamais aimé mes cheveux. Ni vraiment bruns, ni blonds non plus. De l'étaupe queue de vache. Je les ramasse sur ma nuque et

plonge une longue baguette qui réduit le volume capillaire.

Je pense à lui.

Un soir, alors qu'il venait de fêter entre collègues sa promotion de directeur du Centre, mon père regagna le domicile conjugal passablement gris. Dès qu'il vit ma mère somnolant dans le salon, il se mit à balbutier : J'ai un cadeau... j'ai un cadeau pour toi ! tout en extirpant de sa veste une petite boîte au couvercle bombé. Bien évidemment, les saphirs montés sur argent ont aussitôt roulé sur le sol. Aux pieds de ma mère, à quatre pattes sur le tapis, mon père cherchait fébrilement les petites pierres bleues. Jeanne, tu les as vus ? Dis, tu les as vus ? Ils sont beaux, non ? Ils te plaisent, Jeanne ? Léger sourire de ma mère devant le manège de son mari. Ces boucles d'oreilles, elle me les a laissées, il y a longtemps. Elles te vont mieux qu'à moi. Regarde, les saphirs se marient si bien avec tes yeux.

Des claquements de mains couvrent mal le hurlement des pneus sur le tarmac. On salue nerveusement l'atterrissage. Mon visage ne rencontre aucun reflet dans le hublot. Seules mes boucles lancent de vagues lueurs.

Futile. Je suis une fille futile. Une fille futile qui vient de perdre son père.

Centaure-Wattelet dans le Haricot

Nous sommes à Rhode-Saint-Genèse, commune huppée, située à une trentaine de kilomètres de Bruxelles et l'homme que vous voyez, assis tout seul dans sa cuisine en train de manger des saucisses aux lentilles à minuit passé, cet homme s'appelle Benedikt Centaure-Wattelet dit monsieur Ben, trafiquant d'art, spécialisé dans la période grecque pré-chrétienne.

Mais, laissons un instant cet individu en tête à tête avec sa boîte de conserve et passons au salon. La pièce est vaste, tristement éclairée par de lointains lampadaires. Malgré la lumière faible, quantité d'ombres se profilent sur des étagères à contre-jour, le long des baies vitrées. Formes de statuettes, silhouettes de coupes, de fragments de poteries, têtes et torses dans la pénombre. Puis, au centre de la pièce, le regard reste frappé par une masse noire douchée par un réseau de spots laser. Ces loupiotes assurent un verrou anti-vol

dernier cri ; elles tissent autour d'une statue monumentale une trame indémêlable. À la faveur des dizaines de faisceaux lumineux, l'œil discerne un buste acéphale aux épaules musculeuses, un thorax de géant, des jambes d'athlète. Cependant, le sculpteur semble avoir voulu tempérer l'impression de vigueur que dégage le marbre : le colosse apparaît légèrement voûté, affaissé ; il est accoudé sur une souche d'arbre qui lui tient lieu de bâton, la jambe gauche fléchie. Il a l'air las. À y regarder de plus près, on remarque un jour qui sépare, à la hauteur du ventre, la statue en deux. Il y a bien là une cassure nette partant de la hanche en oblique jusqu'à la région pelvienne. Les deux moitiés de la statue ont été réunies par l'artifice d'une tige de titane que l'on aperçoit dans l'interstice abdominal. Si l'on juge de la place qui lui est réservée et du système sophistiqué qui le protège, cet hercule sans tête représente sans nul doute la pièce maîtresse de la collection de M. Centaure-Wattel. Ce dernier, toujours attablé, saute un bout de pain dans son assiette de féculents.

De larges mèches blanc-jaune dissimulent imparfaitement son crâne tavelé de taches brunes. Sa veste d'intérieur en soie gris perle laisse à penser qu'il a fait une sieste il y a peu. Chiffonné, l'habit présente sur le revers droit l'entrelacs d'un C et W, brodés au fil noir. Il paraît avoir subi les

assauts d'un sommeil agité dont Centaure-Wattellet aurait gardé les traces d'une tragique défaite. Les traits du visage sont brouillés, comme flous, un visage que Francis Bacon aurait pu peindre : regard bougé, nez absent, oreilles invisibles, le trou de la bouche absorbe de façon régulière le contenu que la fourchette lui présente. Son goitre que festonne le souvenir d'une trachéotomie tremblote à chaque bouchée. Sous la table, les jambes grêles, imberbes, sont nues. Les pieds larges revêtus de chaussettes noires en accordéon martèlent en cadence une paire de mules en pécarri fauve. Tout est calme dans la cuisine si l'on excepte l'exaspérant grésillement du néon.

Le téléphone mural retentit. Deux poings aux poils roux s'écrasent sur le Formica et soulèvent le corpulent bonhomme.

Allo ! Joris ?... Oui, tu es où ?... Bon, très bien ! Alors, tu as des nouvelles ?... Quoi ! Qu'est-ce que tu racontes ?... Non, c'est pas possible ! Ah, les fumiers ! Encore !... C'est le troisième en six mois ! Les chameaux !... Quoi ? Risqué, tu dis que c'est risqué, tu parles... Ces cons sont infoutus de respecter mes instructions. Pour les petits coups, tout va bien, mais quand c'est du sérieux, ça dérape. Mes instructions ! C'est pourtant pas sorcier ! Ah non, refusé ! Tu en as parlé à Ali,.. Tu l'as vu ! Où ça ?... Chez lui ! Ah nom de Dieu, j'en connais qui vont

faire une de ces têtes quand je vais leur annoncer la nouvelle ! Très chic, vraiment très chic ! Ah les fumiers ! ! La conversation s'anime entre les deux associés. On cherche des solutions. Une nouvelle tentative ? Hasardeux. Un autre plan ? Trop long, trop compliqué. On laisse tomber, alors ? suggère Joris. Laisser tomber ! Mais tu as perdu la raison ! Laisser tomber ! Tu es fou ! Malheureux, et les Townsend ! Tu les oublies, les Townsend ! Non, c'est impossible. Voilà huit ans que j'ai leur statue sous ma protection et nous avons conclu un marché ensemble : la statue complète ou rien. Mon petit, cette affaire représente des millions de dollars. C'est l'apothéose de ma carrière ! Laisser tomber ! Non, vraiment nous ne... Soudain, l'idée a jailli dans l'esprit de monsieur Ben. Écoute, Joris, je te rappelle plus tard. Entendu !

Une idée simple, une idée évidente : il irait lui-même là-bas. Lui, Centaure-Wattelet, interdit de séjour dans toute l'Asie mineure, depuis les années quatre-vingt persona non grata de la Thrace au Caucase, de Trébizonde à Alexandrette, depuis les affaires de pillages auxquelles son nom a été systématiquement mêlé, entre autres celle du trésor de Crésus. La Lycie, la Carie, la Bythinie l'ont poursuivi à maintes reprises pour, finalement, après décision de justice, le bannir de façon définitive du territoire anatolien. Sous le néon grésil-

lant, Centaure-Wattelet esquisse un sourire, puis il est pris d'un fou rire irrépressible qui le secoue, faisant naître aussitôt de violentes quintes de toux. Il est cramoisi.

Assis à son bureau, il a compulsé une bonne partie de la nuit des dossiers, trié des documents, mis des notes de côté, feuilleté des articles. Dans une pochette plastique, il a recueilli une liasse de papiers hétéroclites, a tendu la main droite vers une bouteille d'alcool et en a vidé le fond. De la gauche, il a recollé une bande de cheveux sur son front moite. Double soupir : de soulagement pour lui, de douleur pour le fauteuil sous le poids de l'homme.

Allo, Joris ! C'est moi !... Oui, je sais, il est tard ou tôt, comme tu veux ! Bon, écoute, mon petit, tu vas passer, dans la matinée, chez Marmara et tu vas me prendre un billet classe affaires pour demain... Comment ?... Non, pas fou. Lucide, tout simplement. Lucide et très excité à l'idée de retourner là-bas ! Prends-moi ce billet et tu envoies la confirmation par mail... Pas chez moi, c'est trop dangereux. Non, tu l'envoies chez Yvonne. Tu as son adresse ?... Parfait ! Joris, une dernière chose. Le billet, je veux un aller simple... T'occupe pas de ça ! Tu prends un aller simple, je te dis ! Très chic !

Centaure-Wattelet se lève et se dirige dans le salon, le salon sombre de sa grande maison en

forme de haricot. C'est une maison de plain-pied, tout en verre et acier, construite par Stan de Louppe dans les années soixante. Elle est entourée d'un rideau de bouleaux et dans la clarté du jour qui se lève, l'ombre des arbres projette de gros barreaux tout le long des baies vitrées du salon où Centaure-Wattelet dort à présent. Il ronfle.